

## 6. Conclusion

Les études dans les langues actuelles d'Afrique de l'Ouest montrent que les locuteurs peuvent employer des expressions à la troisième personne pour parler d'eux-mêmes dans des situations précises. Bien souvent, ces situations sont les mêmes que celles où l'on trouve l'expression « fils de l'homme » dans le Nouveau Testament. Cette tournure sert à exprimer l'humilité, la souffrance, l'ironie, la confrontation et l'opposition. L'expression peut être employée dans une même langue pour faire référence à l'être humain en général, à un tiers ou au locuteur et, dans ce dernier cas, il peut avoir des sens variés. Ces résultats de recherche vont dans le sens de ceux qui soutiennent que les expressions « fils de l'homme » dans le Nouveau Testament (ou du moins dans les évangiles synoptiques) sont idiomatiques et naturelles. Elles donnent aussi à penser que dans de nombreuses langues, une traduction littérale de cette expression peut être plus fidèle à l'original et mieux comprise que des expressions développées telles que « moi, le Fils de l'Homme » ou « celui qu'on appelle *le Fils de l'Homme* ».

## L'ENJEU CULTUREL EN TRADUCTION BIBLIQUE : échos d'une expérience australe

Théo SCHNEIDER

Théo Schneider est l'exégète et le coordinateur de la Bible en tsonga, langue majeure de l'Afrique du Sud. A la retraite en Suisse, il est en train de rédiger un commentaire en français pour les traducteurs sur le livre de Job.

### Introduction

L'exposé qui suit traite de certains facteurs culturels repérés par l'équipe œcuménique à laquelle on doit une nouvelle traduction récente de la Bible en **tsonga**<sup>1</sup>. Cette version, élaborée de 1967 à 1987, s'adresse à environ **trois millions de locuteurs** répartis entre les districts du Nord et les régions urbaines de l'ancienne province sud-africaine du Transvaal (aujourd'hui provinces de Gauteng, Mpumalanga et Northern), et le sud du Mozambique. La quatrième impression de cette Bible vient de sortir de presse au Cap, par les soins de la Société biblique sud-africaine<sup>2</sup>. Une édition supplémentaire de 8000 exemplaires

<sup>1</sup> BIBELE – The Bible in Standard Tsonga, BST, 1989

<sup>2</sup> La première impression est de 79 000 et la deuxième de 25 000 pour un total de 104 000 exemplaires !

est parue en même temps : elle comprend pour la première fois, en plus du texte de 1989, une traduction en tsonga des livres deutérocanoniques.

Parmi les enjeux culturels que l'équipe de traduction tsonga a rencontrés au cours de son travail sur l'Ancien Testament, ceux qui touchent à la vie économique et sociale occupent une place prépondérante, à savoir l'habitat, les ustensiles, les relations de parenté, la terminologie d'appartenance, le discours figuratif et les aphorismes<sup>3</sup>. Ce sont là des thèmes dont on traite généralement en ethnolinguistique. Ils fournissent une excellente illustration, non seulement du genre de transformation lexicale et grammaticale que la tâche de traduction implique, mais aussi de l'imagination créatrice dont les traducteurs et traductrices de l'hémisphère sud doivent faire preuve, par rapport à leurs modèles occidentaux. Après avoir identifié certains facteurs qui lui paraissent « familiers » ou importants dans la réalité culturelle de l'ancien Israël, l'équipe tsonga a cherché l'équivalence fonctionnelle de ces facteurs dans le contexte de transformation sociale rapide que connaît l'Afrique australe aujourd'hui. On pense ici essentiellement au processus d'urbanisation, avec les ajustements et les ruptures qu'il implique par rapport au mode de vie traditionnel en régions rurales – transformations et ruptures qui ne sont pas sans rappeler souvent l'évolution constante des données socio-économiques au Proche-Orient ancien, depuis les origines patriarcales jusqu'à l'époque gréco-romaine.

### **La maison : espace, édifice, famille**

Le thème de l'**habitat** illustre fort bien le genre de problèmes que les équipes de traduction rencontrent en Afrique australe, lorsqu'elles s'attachent à faire passer en quelque sorte les personnages bibliques des tentes, maisons et palais de l'Antiquité directement aux habitations des villes et villages contemporains, comme on en voit en Afrique du Sud ou au Mozambique par exemple. Dans l'hémisphère nord, le terme « maison » évoque principalement l'image d'une construction, d'un bâtiment, d'un domicile, dans lequel on se répartit des chambres, des logements, des lieux de vie privée. Mais ailleurs dans le monde, l'« habitat » correspond plus généralement à une réalité collective. Il renvoie à un ensemble fonctionnel d'habitations dans lesquelles et autour desquelles on partage la vie quotidienne de la famille, du clan, du quartier. D'où la question : la maison est-elle avant tout un espace, un édifice, ou la résidence d'une entité sociale (un foyer) ? En fait, les trois, suivant le contexte. La maison est à la fois les trois.

### **Terminologie et champs sémantiques**

Parmi les termes bibliques désignant l'habitat que le français rend habituellement par « la maison » (*bayit*, *oikos*, *oikia*), « la tente » (*ohèl*, *skēnē*), « le palais » (*aremôn*, *aulē*), « le temple » (*hékhal*, *hieron*, *naos*) et leurs dérivés, les deux premiers sont les plus fréquents et retiennent donc tout spécialement

<sup>3</sup> Il s'agit probablement de proverbes (LZ).

notre attention<sup>4</sup>. Pour le substantif *bayit*, le dictionnaire de Köhler et Baumgartner fournit l'éventail suivant de référents possibles<sup>5</sup> :

1. a) maison au sens littéral, habitation, construction de pisé, de briques, de pierres, etc.  
b) maison de Dieu, temple.  
c) chambre, partie de l'habitation.
2. Lieu de résidence (dans mes expressions : à la maison, chez soi).
3. Adverbe *bayetâh*, à l'intérieur (le contraire de *houç*, à l'extérieur).
4. Famille, foyer, maisonnée.
5. Dynastie, clan, parenté consanguine, etc.

Dans le lexique grec-anglais de Louw et Nida<sup>6</sup> et sa classification du vocabulaire par domaines sémantiques, on trouve l'analyse componentielle suivante pour *oikos*, *oikia* au sens littéral de construction, d'habitation : une ou deux chambres – résidence – édifice de plusieurs grandeurs et usages possibles – bâtiments séculiers ou religieux – maison, case, hutte particulière – habitation collective telle que maisonnée, foyer, enclos familial, ensemble de cases, etc. Les auteurs recommandent de distinguer soigneusement entre *oikos*, *oikia* en tant qu'édifice, construction, bâtiment, d'une part, et d'autre part, en tant que lieu habituel de résidence d'une personne ou d'une famille donnée, son « chez soi ».

### Cibler la version

Une équipe contemporaine de traduction biblique en Afrique cherchera d'abord à situer un terme ou une expression biblique concernant l'habitat dans son contexte socioculturel d'origine ou plutôt dans ses contextes socioculturels successifs. L'habitation en Israël a changé radicalement, des temps nomades à l'établissement en Palestine, avec l'apparition de l'agriculture et de l'artisanat. Les types principaux d'architecture – cour centrale, ceinture de pièces, maisons à deux étages, terrasse et chambre haute – ont subi une constante évolution, de même que les matériaux et le mobilier. Les fouilles ont en outre permis de constater la marque de clivages sociaux dans l'habitat (maisons des riches ou du petit peuple), de même que le genre de vie principalement « en plein air » des anciens Israélites. Ce type de contexte social et économique se rapproche étonnamment du genre d'habitation et du mode d'existence villageoise en Afrique australe.

<sup>4</sup> La concordance de la Bible TOB (1993 : 1042, 1135) signale 1884 emplois de *bayit* en hébreu et 44 en araméen, avec un éventail de 42 traductions différentes du terme en français, la majorité (1569) allant à « maison ». Pour *oikos*, la Concordance TOB indique 114 emplois dans le NT, et 120 pour des dérivés comme *oikêma*, *oikêsis*, *oikia*, etc.

<sup>5</sup> (1958) 1976, p. 122s.

<sup>6</sup> 1988, 1:81 ; 2 :173.

La démarche suivante, beaucoup plus délicate, consistera à savoir s'il faut tenir compte de l'évolution culturelle rapide en matière d'habitation africaine, dans le processus de transfert, ou s'il faut au contraire refléter dans la version les modalités architecturales traditionnelles du public cible. En effet, le style des maisons, leur forme et leur grandeur, la configuration et les matériaux de leur toit, de leurs murs, portes ou fenêtres, leur usage par une « famille étendue », en bref tout l'habitat passe par une profonde mutation. En milieu rural d'Afrique australe, la case de pisé sans fenêtre et le toit conique de chaume ont souvent fait place depuis quelques décennies à un type de maisonnette rectangulaire, avec murs et parois de briques (cruées, cuites) ou façades de pierres, le tout percé de fenêtres et recouvert d'un toit de tôle ou d'amiante ondulé. Dans les concentrations semi-urbaines, dans les bidonvilles, ou en milieu carrément urbain, on rencontre tous les types d'habitations à l'occidentale, des plus pauvres aux plus luxueuses. Sur quelle culture réceptrice va-t-on dès lors s'orienter en traduction biblique en évitant autant que possible les anachronismes culturels, bien sûr ? Ce qui revient à se demander à quelles lectrices et à quels lecteurs la nouvelle version cherchera à s'adresser en priorité, à quel usage liturgique ou didactique on la destine, voire à quelle tranche d'âge<sup>7</sup>.

L'équipe œcuménique de traduction de la Bible en tsonga a traité du problème de la façon suivante : elle a d'abord constaté que le type rural d'habitation était encore bien en usage dans les territoires et parmi les destinataires de la nouvelle version (sud du Mozambique, villes et provinces septentrionales d'Afrique du Sud), sous la forme d'un enclos familial de plusieurs cases délimité par un muret ou une palissade, avec cour centrale et entrée principale. Les traducteurs ont ensuite noté que les relations familiales et le style de vie dans les villes demeuraient fortement marqués par la culture pastorale et agricole traditionnelle<sup>8</sup>. En effet, l'équipe a vérifié de manière critique la manière occidentale de parler de « maison » pour les termes *bayit* et *oikos*, une traduction qui sous-entend généralement un ensemble de pièces sous un même toit. Or, en tsonga, l'équipe s'est vue obligée de distinguer clairement entre une construction isolée (case, chambre, maison), à savoir une *yindlu*, et un ensemble de case, une maisonnée, un « village » sur le mode rural ou semi-urbain, rendus par les termes de *muti*, de *ndyangu*, ou de *kaya*, suivant les cas et le contexte narratif. Les traducteurs ont en outre constaté que l'évolution de l'habitat dans l'ancien Israël et au temps de Jésus n'était pas sans préfigurer des transformations comparables en Afrique australe d'aujourd'hui.

### Exemples de traduction

Les quelques cas examinés ci-après sont tirés du livre de la Genèse. Ils illustrent bien dans quelle mesure les modèles occidentaux de traduction doivent être soumis à une relecture critique de la part des équipes africaines, en

<sup>7</sup> On connaît le problème que posent, pour la catéchèse et la traduction, les édifices à toit plat et escalier extérieur du Proche-Orient ancien. Cf. p. ex. Marc 2.1-12, le récit de l'homme paralysé amené à Jésus par ses quatre amis.

<sup>8</sup> Il faut néanmoins noter le rôle grandissant de la famille nucléaire (parents et enfants) en milieu urbain, par contraste avec la famille étendue habitant traditionnellement un ensemble de cases à la campagne.

l'occurrence dans le domaine de l'habitat. Le premier récit se situe visiblement dans un contexte rural nomade ou semi-nomade (chameaux, ânes, petit bétail, paille et fourrage, puits, etc.).

### Genèse 24.28-32

Rébecca, fille de Betouel, petite-fille de Nahor (le frère d'Abraham) court annoncer « à la maison de sa mère », (*lebéyt 'immâh*) l'arrivée du serviteur d'Abraham venu chercher femme pour Isaac.

TOB + CHOURAQUI :

« à la maison de sa mère »

FC + SR :

« chez sa mère »

BST : *endyangu wa mana wa yena*

« à l'enclos familial de sa mère »

Le texte hébreu utilise bien ici le substantif *bayit* (à l'état construit *béyt*), et non pas *'ohèl*, la tente (comme par exemple en Genèse 18.10, à propos de Sarah). Il s'agit donc vraisemblablement d'un ensemble de tentes ou de maisonnettes ; car Laban, le frère de Rébecca, se trouve par là et sort en courant (de sa propre tente ou de l'enclos) pour aller lui aussi au puits, « dehors », à la rencontre de l'étranger.

L'équivalent tsonga de ce foyer, de cette résidence maternelle à plusieurs tentes ou constructions, ne sera pas *yindlu*, « la hutte », « la case », « la maison », mais *ndyangu*, « l'enclos », la petite cour entourée d'un mur bas ou d'une palissade, où la mère de famille (comme la mère de Rébecca ?) passe normalement ses journées pour faire la cuisine en plein air, recevoir des visiteurs, leur offrir à manger, tresser un objet de vannerie, ou accomplir d'autres tâches domestiques, lorsqu'elle n'est pas occupée aux champs.

Laban exhorte l'émissaire d'Abraham à ne pas rester en « dehors » (du village, *bahouç*), mais à venir chez lui, où une pièce (chambre, tente, case ? *habbayit*) a été préparée, ainsi qu'une place (*mâqôm*) pour les chameaux.

En traduisant *habbayit* et *habbayetâh* par « maison » (dans laquelle « j'ai fait place nette pour les chameaux » !), la TOB situe la scène dans un contexte « construit », avec bétail, hôtes et visiteurs en quelque sorte sous un même toit. La SR se borne à distinguer « la maison » de « la place » pour les chameaux. Le FC traduit plus finement en faisant parler Laban de « chez nous », de « maison » pour l'étranger et de « place » pour les chameaux.

Le traducteur tsonga rend ce passage en termes d'hospitalité africaine traditionnelle : on invite le visiteur à entrer au *muti* (« enclos de famille »), on lui prépare une *yindlu* (« case ») pour se rafraîchir et se restaurer à l'abri des regards, on s'occupe de ses chameaux dans une *ndhawu* à part (« aire » pour le bétail en dehors de la palissade).

### Genèse 39.2, 4-5, 8-9, 11, 14

D'un contexte rural et semi-nomade, on passe à la résidence de Potiphar, cet important et riche Egyptien « chez qui » (v. 2) Joseph travaille comme « majordome » (v. 4) et dont toute « la maisonnée » (v. 5-14) et les biens sont administrés par l'esclave israélite. Celui-ci est à l'œuvre dans « le palais » en général (v. 5, 8, 11), mais plus particulièrement dans « l'appartement » privé (v. 9, 11) de l'épouse de Potiphar. Il est significatif de constater que les quatre expressions placées ci-dessus entre guillemets correspondent à non moins de onze emplois successifs du terme *bayit*. L'usage du concept de « maison » dans les versions française de ce passage, au sens large de « maisonnée » ou pour désigner la résidence de la femme de Potiphar, peut donc se justifier. En revanche, on s'étonne de la fréquence avec laquelle le mot « maison » est utilisé ici par ces mêmes versions (SR 10x ; TOB 6x ; FC 7x ; CHOURAQUI 10x), alors que d'autres termes exprimeraient certainement mieux le contexte culturel et le sens de la narration en question.

BST s'est efforcé de refléter ces usages distincts de *bayit* en parlant dans ce passage de *muti* (« enclos », « village », ou « habitant du village », « clan ») pour désigner le palais ou la maisonnée de Potiphar. Mais à partir du v. 11, BST parle de *yindlu*, (« case », « maison ») pour exprimer le caractère privé de la tentative de séduction à laquelle l'auteur du récit fait assister ses lecteurs.

### Genèse 43.16-30

La deuxième rencontre de Joseph avec ses frères a lieu en sa « maison », c'est-à-dire chez lui, dans son palais (*habbayetâh* v. 16) appelé aussi « la maison de Joseph » (*béytâh yôséf* et *béyt yôséf* v. 17, 18). Les fils de Jacob s'arrêtent d'abord à l'entrée du palais (*pètaḥ habbayit* v. 19) et s'adressent au majordome de Joseph (*ha'îsh 'ashèr 'al-béyt yôséf* v. 19). Celui-ci introduit les visiteurs à l'intérieur du palais (*béytâh yôséf* v. 24), dans la salle d'audience et de repas où l'entrevue décisive aura lieu. Joseph arrive alors chez lui (*habbayetâh* v. 26a), et rencontre ses frères dans une des pièces précises de son palais (*habbayetâh* v. 26b), distincte de la chambre privée (*hahaderâh* v. 30) où il se retirera plus tard pour pleurer.

Une fois encore, on constate l'usage polysémique du terme *bayit* dans le cadre d'une seule narration. Les versions françaises contemporaines n'ont guère été sensibles à ces nuances sémantiques, à l'exception de la TOB et mieux encore du FC :

SR : dans la maison... (v. 16), dans la maison... (v. 17), à la maison de Joseph... (v. 18), à l'entrée de la maison (v. 19), etc.

CHOURAQUI : celui qui est sur sa maison ... à la maison... (v. 16), dans la maison... (v. 17), dans la maison... (v. 18), à l'ouverture de la maison (v. 19), etc.

En revanche :

TOB : Joseph dit à son majordome : « Amène ces hommes à la maison,... » (v. 16) ... dans la maison de Joseph (v. 17). ... à l'entrée de la maison (v. 19), ... chez lui (v. 26), etc.

FC : à son intendant..., chez moi (v. 16). ...chez son maître (v. 17). Au moment d'entrer (v. 19) ... chez Joseph (v. 24), ... chez lui (v. 26), etc.

On ne rencontre pas une seule fois le mot « maison » dans ce passage de la version FC, ce qui n'est pas le fruit du hasard mais bien d'une analyse componentielle du terme *bayit* et de son usage. Dans le *Compte rendu préliminaire et provisoire sur le travail d'analyse textuelle de l'Ancien Testament hébreu*<sup>9</sup>, D. Barthélemy et ses collègues proposent très pertinemment de traduire *bayit* comme suit dans les v. 24 et 26 :

v. 24 « au palais (de Joseph) »

v. 26a « chez lui »

v. 26b « dans la maison (ou : chez lui) ».

La version tsonga de 1989 parle au v. 16 du *kaya* (« résidence », « chez soi ») de Joseph ; au v. 19, de son *muti* (« palais ») ; au v. 24, d'une *yindlu* (« maison », « case », « chambre » du palais), où les frères présenteront leurs cadeaux (sous-entendu, dans la pièce, v. 26b). Les traducteurs ont donc rendu *bayit* et *bayetâh* de quatre manières différentes, selon la logique du récit et l'équivalent tsonga de ses connotations culturelles.

Il faut remarquer que dans les passages analysés ci-dessus, le concept de maison en tant qu'espace, édifice et famille est régulièrement lié au repas, à la préparation de la nourriture et à son partage. On pourrait donc prolonger cet exercice de traduction comparée et d'ethnolinguistique. Parler par exemple de ce qui se passe concrètement durant le repas familial, dans l'ancien Israël ou en Afrique australe, de la position « à table » ou des manières « de table ». Précisément là où l'on ne s'assied pas à une table pour manger, mais où l'on s'allonge en s'appuyant sur le coude gauche (cf. le *anakeimai* ou *anaklinô* des récits évangéliques, ou la position traditionnelle au « seder » de la Pâque juive), ou bien encore là où l'on mange normalement dehors, assis sur une natte ou une souche. On pourrait s'étendre sur la répartition des tâches dans la cuisson ou la distribution des mets (cf. Genèse 18.6-8, à propos des rôles de Sarah, d'Abraham et de leur serviteur à cet égard). Il serait possible également de s'attarder sur ce que tous ces gestes et coutumes deviennent dans les versions africaines, là où les équipes de traduction savent instinctivement et immédiatement ce qui se fait ou ne se fait pas en la matière. Les possibilités d'investigation sont légion. Et c'est peut-être dans ce domaine des coutumes domestiques et de l'existence quotidienne au sein de la famille ou du clan que la recherche de l'équivalence fonctionnelle entre les modes de vie au Proche-Orient ancien et les modes de

<sup>9</sup> Vol. I : 66.

vie en Afrique contemporaine se révèle la plus passionnante, en vue du transfert linguistique que la traduction implique.

Les Basotho accordent une importance particulière à ce qu'ils nomment *kopano dijong*, « la communion dans le manger », avec tout ce que l'expression implique : hospitalité, renforcement du clan, sagesse et étiquette dans la distribution de la nourriture, dons matériels, et en définitive, offrande de soi-même. Que ce soit pour sceller une alliance de mariage, ou pour partager le poids matériel et émotif de longues funérailles, la *kopano dijong* africaine ajoute une nouvelle dimension à la méditation séculaire des croyants, face au mystère du Christ qui rompt le pain de vie dans la chambre haute (*oikia*, Luc 22.10-11) et qui dit : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous » (v. 19).

## **Séminaire de formation des enseignants du cours d'introduction à la traduction de la Bible**

Michel Kenmogne

Michel Kenmogne est le Coordinateur de l'Initiative Francophone en Afrique et Directeur du CABTAL, Cameroun.

Du 27 au 31 août 2009 s'est tenu dans les locaux du CERAP à Abidjan, un important séminaire de formation des enseignants du cours d'introduction à la traduction de la Bible. Organisé par l'Initiative Francophone, ce cours était le deuxième d'une série de cours qui visent à préparer les institutions bibliques et théologiques à insérer la traduction de la Bible dans leurs curricula de formation.

Ce séminaire a regroupé une trentaine de personnes provenant de 14 institutions qui sont engagées à commencer l'enseignement de ce cours pendant l'année académique 2009-2010. Les participants provenaient des pays suivants : Bénin, Burkina Faso, Mali, Niger, Togo et de Côte d'Ivoire. Les encadreurs de cette formation étaient Dr Lynell Zogbo (ABU), M. Antoine Yegbe (SIL), M. Carlos Goprou (FATEAC, Département de Traduction) et Dr Michel Kenmogne (Wycliffe), assistés par deux traducteurs expérimentés, M Abraham Tankoano (gulmancema) et M Kesse Alphonse (dan).

L'idée d'introduire un cours de traduction de la Bible dans la formation théologique avait été émise lors de la consultation des théologiens avec les agences de traduction biblique à Cotonou en 2007. Répondant à cette demande, une équipe de quatre spécialistes provenant de l'ABU, Wycliffe et la SIL, a